

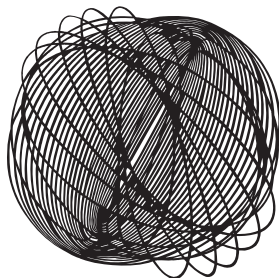
DU MONDE ENTIER

ELENA FERRANTE

# Celle qui fuit et celle qui reste

L'amie prodigieuse III

ROMAN  
TRADUIT DE L'ITALIEN  
PAR ELSA DAMIEN



*nrf*

GALLIMARD

DU MÊME AUTEUR

*Aux Éditions Gallimard*

L'AMOUR HARCELANT

LES JOURS DE MON ABANDON («Folio» n° 6165)

POUPÉE VOLÉE

L'AMIE PRODIGIEUSE («Folio» n° 6052)

LE NOUVEAU NOM (L'AMIE PRODIGIEUSE II) («Folio» n° 6232)

*Du monde entier*



ELENA FERRANTE

CELLE QUI FUIT  
ET  
CELLE QUI RESTE

Époque intermédiaire

L'AMIE PRODIGIEUSE III

roman

*Traduit de l'italien  
par Elsa Damien*

*nrf*

GALLIMARD

*Titre original :*

STORIA DI CHI FUGGE E DI CHI RESTA  
(L'AMICA GENIALE. VOLUME TERZO)

© Edizioni e/o, 2013.

© Éditions Gallimard, 2017, pour la traduction française.

INDEX DES PERSONNAGES  
ET RAPPEL DES ÉVÉNEMENTS DES TOMES PRÉCÉDENTS

LA FAMILLE CERULLO

(LA FAMILLE DU CORDONNIER) :

*Fernando Cerullo*, cordonnier, père de Lila. Il a refusé que sa fille poursuive ses études après l'école primaire.

*Nunzia Cerullo*, mère de Lila. Proche de sa fille, elle n'a pas assez d'autorité pour la soutenir face à son père.

*Raffaella Cerullo*, dite Lina ou Lila. Elle est née en août 1944. Elle a soixante-six ans quand elle disparaît de Naples sans laisser de trace. Écolière brillante, elle écrit à dix ans un récit intitulé «La Fée bleue». Elle abandonne l'école après son examen de fin de primaire et apprend le métier de cordonnière. Très jeune, elle épouse Stefano Carracci et gère avec succès d'abord l'épicerie du nouveau quartier, ensuite le magasin de chaussures de la Piazza dei Martiri. Lors de vacances à Ischia, elle s'éprend de Nino Sarratore, pour qui elle quitte son mari. Après l'échec de sa vie commune avec Nino et la naissance de son fils Gennaro, Lila abandonne définitivement Stefano lorsqu'elle découvre qu'Ada Cappuccio attend un enfant de lui. Elle déménage à San Giovanni a Teduccio avec Enzo Scanno et trouve un travail dans l'usine de salaisons de Bruno Soccavo.

*Rino Cerullo*, frère aîné de Lila, cordonnier lui aussi. Grâce à Lila et à l'argent de Stefano Carracci, il monte la fabrique de chaussures Cerullo avec son père, Fernando. Il se marie avec la sœur de Stefano, Pinuccia Carracci, avec qui il a un fils, Ferdinando, dit Dino. Gennaro, le premier enfant de Lila, est surnommé Rino, comme lui.

*Autres enfants.*

## LA FAMILLE GRECO

(LA FAMILLE DU PORTIER DE MAIRIE) :

*Elena Greco*, dite Lenuccia ou Lenù. Née en août 1944, elle est l'auteure de la longue histoire que nous lisons. Elena commence à la rédiger lorsqu'elle apprend que son amie d'enfance, Lina Cerullo, qu'elle est seule à appeler Lila, a disparu. Après l'école primaire, Elena poursuit ses études avec un succès croissant. Au lycée, elle sort indemne d'une dispute avec le professeur de religion sur le rôle de l'Esprit saint, grâce à ses capacités intellectuelles mais aussi parce qu'elle bénéficie de la protection de son enseignante Mme Galiani. Sur l'invitation de Nino Sarratore, dont elle est secrètement amoureuse depuis la prime enfance, et avec l'aide précieuse de Lila, elle évoque cette controverse dans un article, qui finalement ne sera pas publié dans la revue à laquelle collabore Nino. Les brillantes études d'Elena à l'École normale supérieure de Pise sont couronnées de succès. À l'université, elle rencontre Pietro Airola, avec qui elle se fiance. Elle publie un roman inspiré de la vie de son quartier et de ses expériences d'adolescente à Ischia.

*Peppi, Gianni et Elisa*, frères et sœur cadets d'Elena.

*Le père*, portier à la mairie.

*La mère*, femme au foyer. Sa démarche claudicante obsède Elena.

## LA FAMILLE CARRACCI

(LA FAMILLE DE DON ACHILLE) :

*Don Achille Carracci*, l'ogre des contes, s'est enrichi grâce au marché noir et à l'usure. Il a été assassiné.

*Maria Carracci*, femme de Don Achille, mère de Stefano, Pinuccia et Alfonso. Elle travaille dans l'épicerie familiale.

*Stefano Carracci*, fils de feu Don Achille, mari de Lila. Il gère les biens accumulés par son père et, au fil du temps, développe les activités commerciales de la famille grâce à deux épiceries très rentables et au magasin de chaussures de la Piazza dei Martiri, qu'il ouvre avec les frères Solara. Insatisfait de son mariage tumultueux avec Lila, il a une liaison avec Ada Cappuccio. Lorsque celle-ci tombe enceinte et que Lila déménage à San Giovanni a Teduccio, il se met en ménage avec Ada.

*Pinuccia*, fille de Don Achille. Elle travaille d'abord dans l'épicerie familiale, puis dans la boutique de chaussures. Elle épouse Rino, le frère de Lila, avec qui elle a un fils, Ferdinando, surnommé Dino.

*Alfonso*, fils de Don Achille. En cours, il s'assoit à côté d'Elena. C'est le fiancé de Marisa Sarratore et il devient responsable du magasin de chaussures de la Piazza dei Martiri.

#### LA FAMILLE PELUSO

(LA FAMILLE DU MENUISIER) :

*Alfredo Peluso*, menuisier. Communiste. Accusé d'avoir tué Don Achille, il a été condamné et envoyé en prison, où il meurt.

*Giuseppina Peluso*, femme d'Alfredo. Ouvrière à la manufacture de tabac, elle se consacre entièrement à ses enfants et à son mari détenu. À la mort de celui-ci, elle se suicide.

*Pasquale Peluso*, fils aîné d'Alfredo et Giuseppina, maçon et militant communiste. Il a été le premier à prendre conscience de la beauté de Lila et à lui déclarer son amour. Il hait les Solara. Il a été le petit ami d'Ada Cappuccio.

*Carmela Peluso*, se fait aussi appeler *Carmen*. Sœur de Pasquale, elle est d'abord vendeuse dans une mercerie avant d'être rapidement embauchée par Lila dans la nouvelle épicerie de Stefano. Elle a longtemps été la petite amie d'Enzo Scanno, avant que celui-ci ne la quitte, sans explication, à la fin de son service militaire. Par la suite, elle se fiance avec le pompiste du boulevard.

*Autres enfants.*

#### LA FAMILLE CAPPUCCIO

(LA FAMILLE DE LA VEUVE FOLLE) :

*Melina*, parente de Nunzia Cerullo, veuve. Elle lave les escaliers dans les immeubles du vieux quartier. Elle a été la maîtresse de Donato Sarratore, le père de Nino. Les Sarratore ont quitté le quartier précisément à cause de cette relation, et Melina a presque perdu la raison.

*Le mari de Melina* déchargeait des cageots au marché aux fruits et légumes et il est mort dans des circonstances obscures.

*Ada Cappuccio*, fille de Melina. Petite, elle aidait sa mère à nettoyer les cages d'escalier. Grâce à Lila, elle est embauchée comme vendeuse dans l'épicerie du vieux quartier. Après avoir été longtemps la petite amie de Pasquale Peluso, elle devient la maîtresse de

Stefano Carracci et, lorsqu'elle tombe enceinte, va vivre avec lui. De leur relation naît une petite fille, Maria.

*Antonio Cappuccio*, son frère, mécanicien. Il a été le petit ami d'Elena, et a éprouvé une forte jalousie envers Nino Sarratore. La perspective de partir sous les drapeaux l'angoisse terriblement, mais lorsque Elena s'adresse aux frères Solara pour tenter de lui épargner ce départ, il se sent tellement humilié qu'il décide de mettre fin à sa relation avec elle. Il rentre prématurément du service militaire à cause d'une sévère dépression nerveuse. De retour dans le quartier, la misère le pousse à se mettre au service de Michele Solara qui, à un moment donné, l'envoie effectuer une longue et mystérieuse mission en Allemagne.

*Autres enfants.*

#### LA FAMILLE SARRATORE

(LA FAMILLE DU CHEMINOT-POÈTE) :

*Donato Sarratore*, cheminot, poète et journaliste. Grand séducteur, il a été l'amant de Melina Cappuccio. Quand Elena passe des vacances à Ischia, elle est logée dans la maison où séjournent les Sarratore, mais est obligée de quitter l'île précipitamment pour échapper aux avances de Donato. Pourtant, l'été suivant, Elena s'offre à lui sur la plage, poussée par la douleur que lui cause la liaison entre Nino et Lila. Elena exorcise cette expérience dégradante en l'évoquant dans un roman, qui sera publié.

*Lidia Sarratore*, femme de Donato.

*Nino Sarratore*, aîné des cinq enfants de Donato et Lidia. Il hait son père. C'est un excellent étudiant. Il a une longue liaison clandestine avec Lila, qui débouche sur une brève vie commune lorsqu'elle tombe enceinte.

*Marisa Sarratore*, sœur de Nino. C'est la fiancée d'Alfonso Carracci.

*Pino*, *Clelia* et *Ciro Sarratore*, les plus jeunes enfants de Donato et Lidia.

#### LA FAMILLE SCANNO

(LA FAMILLE DU MARCHAND DE FRUITS ET LÉGUMES) :

*Nicola Scanno*, marchand de fruits et légumes.

*Assunta Scanno*, femme de Nicola, morte des suites d'un cancer.

*Enzo Scanno*, fils de Nicola et Assunta, marchand de fruits et légumes lui aussi. Depuis l'enfance, Lila éprouve de la sympathie pour

lui. Longtemps fiancé avec Carmen Peluso, il la quitte pourtant, sans explication, à son retour du service militaire. Il a repris ses études sous les drapeaux et a fini par obtenir en candidat libre un diplôme de technicien industriel. Quand Lila décide de quitter définitivement Stefano, Enzo offre de les aider, son fils Gennaro et elle, et il les emmène vivre à San Giovanni a Teduccio.

*Autres enfants.*

#### LA FAMILLE SOLARA

(LA FAMILLE DU PROPRIÉTAIRE DU BAR-PÂTISSERIE HOMONYME) :

*Silvio Solara*, patron du bar-pâtisserie, monarchiste et fasciste, camorriste lié aux trafics illégaux du quartier. Il a entravé la naissance de la fabrique de chaussures Cerullo.

*Manuela Solara*, femme de Silvio, usurière. Dans le quartier, on craint beaucoup son petit carnet rouge.

*Marcello et Michele Solara*, fils de Silvio et Manuela. Vantards et arrogants, ils plaisent pourtant aux filles du quartier, sauf bien sûr à Lila. Marcello tombe amoureux de Lila mais elle le repousse. Michele, un peu plus jeune que Marcello, est plus froid, intelligent et violent. C'est le fiancé de Gigliola, la fille du pâtissier, mais au fil des ans il développe une obsession malade pour Lila.

#### LA FAMILLE SPAGNUOLO

(LA FAMILLE DU PÂTISSIER) :

*M. Spagnuolo*, pâtissier au bar-pâtisserie Solara.

*Rosa Spagnuolo*, femme du pâtissier.

*Gigliola Spagnuolo*, fille du pâtissier, fiancée de Michele Solara.

*Autres enfants.*

#### LA FAMILLE AIROTA :

*Guido Airotta*, professeur de littérature grecque.

*Adele Airotta*, sa femme. Elle collabore avec la maison d'édition milanaise qui publie le roman d'Elena.

*Marianrosa Airotta*, leur fille aînée, enseigne l'histoire de l'art à Milan.

*Pietro Airotta*, étudiant à Pise avec Elena, se fiance avec elle. Il se destine à une brillante carrière universitaire.

#### LES ENSEIGNANTS :

*M. Ferraro*, instituteur et bibliothécaire. Lorsqu'elles étaient petites, il a récompensé Lila et Elena pour leur assiduité de lectrices.

*Mme Oliviero*, institutrice. Elle a été la première à remarquer les capacités de Lila et Elena. À dix ans, Lila a écrit un récit intitulé « La Fée bleue ». Cette histoire a beaucoup plu à Elena qui l'a donnée à lire à Mme Oliviero. Mais l'institutrice, en colère parce que les parents de Lila avaient décidé de ne pas envoyer leur fille au collège, n'a jamais dit ce qu'elle pensait de ce récit. Elle a même cessé de s'occuper de Lila et s'est uniquement consacrée à la réussite d'Elena. Elle meurt d'une longue maladie, peu après la fin des études universitaires d'Elena.

*M. Gerace*, enseignant au collège.

*Mme Galiani*, enseignante au lycée. C'est une professeure très cultivée et communiste. Elle est tout de suite frappée par l'intelligence d'Elena. Elle lui prête des livres, la protège lors de sa dispute avec le professeur de religion et l'invite chez elle, à une fête organisée par ses enfants. Leur relation se refroidit lorsque Nino, entraîné par sa passion pour Lila, quitte sa fille Nadia.

#### AUTRES PERSONNAGES :

*Gino*, le fils du pharmacien. Il a été le premier petit ami d'Elena.

*Nella Incardo*, la cousine de Mme Oliviero. Elle habite Barano, à Ischia, et loue l'été quelques pièces de sa maison à la famille Sarratore. Elle a accueilli Elena, lui permettant de passer des vacances à la mer.

*Armando*, étudiant en médecine, fils de Mme Galiani.

*Nadia*, étudiante, fille de Mme Galiani. C'est la petite amie de Nino, jusqu'à ce qu'il lui envoie une lettre de rupture d'Ischia, lorsqu'il s'éprend de Lila.

*Bruno Soccavo*, ami de Nino Sarratore et fils d'un riche industriel de San Giovanni a Teduccio. Il donne du travail à Lila dans l'usine de salaisons familiale.

*Franco Mari*, étudiant et fiancé d'Elena pendant ses premières années à l'université.

# ÉPOQUE INTERMÉDIAIRE



# 1

La dernière fois que j'ai vu Lila, c'était il y a cinq ans, pendant l'hiver 2005. Nous nous promenions de bon matin le long du boulevard et, comme cela se produisait depuis des années déjà, nous n'arrivions pas à nous sentir véritablement à l'aise. Je me souviens que j'étais seule à parler. Elle ne faisait que chançonner, saluant des gens qui ne répondaient même pas. Les rares fois où elle m'interrompait, c'était pour lancer quelques exclamations sans rapport évident avec ce que je disais. Au fil des ans, il nous était arrivé trop de choses pénibles, parfois même atroces, et pour retrouver le chemin des confidences, il aurait fallu que nous nous disions trop de pensées secrètes. Or moi, je n'avais pas la force de trouver les mots, et elle, qui avait peut-être la force de le faire, elle n'en avait pas l'envie, ou bien n'en voyait pas l'utilité.

Mais je l'aimais toujours autant et, lors de mes passages à Naples, j'essayais toujours de la voir – bien que, je dois l'avouer, elle me fît un peu peur. Elle avait beaucoup changé. Désormais, la vieillesse avait pris le dessus – pour

elle comme pour moi –, mais alors que je me battais éternellement contre une tendance à l’embonpoint, elle, elle n’avait plus que la peau sur les os. Elle avait des cheveux courts qu’elle coupait seule, très blancs, non pas par choix mais par négligence. Son visage, très marqué, rappelait de plus en plus celui de son père. Elle riait nerveusement, on aurait dit une espèce de grincement, et parlait trop fort. Elle gesticulait en permanence, avec des mouvements si déterminés et féroces qu’elle avait l’air de vouloir couper en deux les immeubles, la rue, les passants et moi.

Nous nous trouvions à la hauteur de l’école primaire lorsqu’un jeune homme que je ne connaissais pas nous dépassa, hors d’haleine, et lui cria qu’on avait trouvé dans un parterre de fleurs près de l’église le cadavre d’une femme. Nous accélérâmes le pas pour atteindre le jardin public. Lila m’entraîna vers un attroupement de curieux et se fraya vigoureusement un chemin parmi eux. La femme gisait sur le côté, incroyablement grosse, vêtue d’un imperméable vert foncé passé de mode. Lila la reconnut aussitôt, pas moi : c’était notre amie d’enfance Gigliola Spagnuolo, l’ancienne épouse de Michele Solara.

Je ne l’avais pas vue depuis plusieurs dizaines d’années. Son beau visage était devenu difforme, ses chevilles énormes. Ses cheveux étalés, aussi longs que dans sa jeunesse mais beaucoup moins épais, n’étaient plus bruns comme autrefois mais rouge vif. Elle n’avait qu’un pied chaussé d’un soulier à petit talon, très usé. L’autre pied était enserré dans une chaussette en laine grise, trouée au gros orteil, et sa chaussure se trouvait un mètre plus loin, comme si elle l’avait perdue en voulant chasser d’un coup de pied une douleur ou une frayeur. J’éclatai en sanglots et Lila me regarda, agacée.

Assises sur un banc à quelques pas de là, nous attendîmes en silence que Gigliola fût emportée. Ce qui lui était arrivé

et comment elle était morte, pour le moment on n'en savait rien. Ensuite nous rentrâmes chez Lila, dans le vieil appartement exigü de ses parents, où elle vivait maintenant avec son fils Rino. Nous parlâmes de notre amie et elle m'en dit beaucoup de mal, me rappelant sa vie, ses prétentions et ses perfidies. Mais maintenant, c'était moi qui n'arrivais plus à écouter : je revoyais ce visage de profil sur le sol, ces cheveux longs mais rares et ces taches blanchâtres sur le crâne. Tant de femmes qui avaient été enfants en même temps que nous étaient déjà mortes ! Elles avaient disparu de la surface de la terre, emportées par des maladies, ou parce que leurs nerfs n'avaient pas supporté des tourments abrasifs comme du papier de verre, ou parce que quelqu'un avait répandu leur sang. Nous restâmes un moment dans la cuisine, privées d'énergie, aucune de nous deux ne se décidant à débarrasser la table, et puis nous sortîmes à nouveau.

Le soleil de cette belle journée hivernale donnait un aspect serein à toute chose. Contrairement à nous, notre vieux quartier était resté le même. Les petits immeubles gris, la cour de nos jeux, le boulevard, les bouches sombres du tunnel et la violence : tout cela résistait. En revanche, le paysage environnant avait changé. L'étendue verdâtre des étangs n'existait plus et la vieille usine de conserves avait disparu. À leur place se dressaient des gratte-ciel étincelants, autrefois signes annonciateurs d'un futur radieux auquel personne n'avait jamais cru. J'avais remarqué tous ces changements au fil du temps, parfois avec curiosité, le plus souvent d'un œil distrait. Petite, j'avais imaginé qu'en dehors de notre quartier Naples offrait toutes sortes de merveilles. Par exemple, des années auparavant, j'avais été très frappée par la lente construction, étage après étage, du gratte-ciel de la place de la gare centrale : c'était un squelette d'immeuble qui nous paraissait alors incroyablement élevé, juste à côté de l'audacieuse gare. Je ne cessais de m'étonner,

chaque fois que je passais par la Piazza Garibaldi : regarde comme c'est haut ! disais-je à Lila, à Carmen, Pasquale, Ada ou Antonio, à tous mes camarades de l'époque, lorsque nous nous aventurions au bord de la mer, jusqu'aux frontières des quartiers riches. Ce sont sûrement des anges qui habitent cette tour, me disais-je, et ils doivent avoir une vue sur toute la ville ! J'aurais tellement aimé monter là-haut, grimper jusqu'au sommet ! Bien qu'il ne se trouvât pas dans notre quartier, nous le considérions comme *notre* gratte-ciel, et nous le regardions grandir jour après jour. Mais les travaux avaient été interrompus. Quand je rentrais de Pise, le gratte-ciel de la gare, loin de symboliser le renouveau d'une communauté, ne me semblait plus qu'une preuve supplémentaire de son inefficacité.

À cette époque, je commençai à me dire qu'il n'y avait pas grande différence entre notre quartier et Naples : le malaise passait sans transition de l'un à l'autre. À chaque fois que je rentrais, je retrouvais une ville faite d'un feuilleté de plus en plus friable, qui ne supportait pas les changements de saison, le chaud, le froid ni, surtout, les orages. Une fois, c'était la gare de la Piazza Garibaldi qui avait été inondée, une autre fois la Galleria en face du Musée archéologique s'était effondrée, et un autre jour encore, il y avait eu un glissement de terrain et le courant n'était toujours pas rétabli. J'avais en mémoire des rues sombres et pleines de danger, une circulation de plus en plus désordonnée, des chaussées défoncées et de grosses flaques. Les égouts trop pleins débordaient et l'eau giclait de toute part. Des coulées de pluie, d'eaux usées, de déchets et de bactéries dévalaient des collines hérissées de constructions neuves de piètre qualité et se déversaient dans la mer, ou bien creusaient le sol vers le monde souterrain. Les gens mouraient de l'incurie, de la corruption et des abus. Et pourtant, à chaque élection, ils soutenaient avec enthousiasme les

hommes politiques qui rendaient leur vie insupportable. Dès que je descendais du train, je me déplaçais avec mille précautions dans les lieux de mon enfance, veillant à ne parler qu'en dialecte, comme pour bien faire savoir : *je suis des vôtres, ne me faites pas de mal!*

Une fois mes études universitaires achevées, et après avoir écrit d'un trait un récit qui, à ma plus grande surprise, était devenu en quelques mois un livre, j'eus l'impression que le monde d'où je venais ne faisait que se détériorer davantage. Alors qu'à Pise ou à Milan je me sentais bien, parfois même heureuse, à chaque fois que je retournais dans ma ville, je craignais qu'un événement imprévu ne m'empêche de la fuir, et que tout ce que j'avais conquis ne me soit ôté. J'imaginai que je ne pourrais plus rejoindre Pietro que je devais bientôt épouser; j'allais être exclue de l'espace immaculé de la maison d'édition; je ne pourrais plus fréquenter Adele, ma future belle-mère si raffinée, une mère comme je n'en avais jamais eu. Déjà, par le passé, je trouvais que ma ville était pleine à craquer : c'était une cohue permanente de la Piazza Garibaldi à Forcella, à la Duchesca, au Lavinaio ou au Rettifilo. À la fin des années soixante, j'eus l'impression que cette foule avait encore augmenté, qu'elle devenait plus agressive et insupportable, et débordait de partout, incontrôlable. Un matin, je m'étais aventurée jusqu'à la Via Mezzocannone, là où, quelques années plus tôt, j'avais travaillé comme vendeuse dans une librairie. J'y étais allée par curiosité, pour revoir l'endroit où j'avais trimé, et surtout pour jeter un œil à l'université, où je n'étais jamais entrée. Je voulais la comparer avec celle de Pise, avec l'École normale supérieure, et j'espérais peut-être y croiser les enfants de Mme Galiani, Armando et Nadia, afin de me vanter de ce que j'avais été capable d'accomplir. Or, cette expérience m'avait remplie d'angoisse. La rue et les bâtiments universitaires étaient pleins de jeunes gens originaires de Naples, de la région et de tout le Sud :

certains étaient bien habillés, bruyants, et débordaient de confiance en eux, d'autres avaient un comportement à la fois fruste et soumis. Ils se pressaient dans les couloirs, les salles, et devant les secrétariats où se formaient de longues files d'attente souvent belliqueuses. Un groupe de trois ou quatre étudiants s'étaient battus à quelques mètres de moi, sans crier gare, comme si le simple fait de se voir avait suffi à déclencher une explosion d'insultes et de coups – une fureur masculine qui hurlait son désir de sang dans un dialecte que j'avais moi-même du mal à comprendre. Je m'étais hâtée de m'éloigner, comme si quelque chose de menaçant m'avait effleurée dans un lieu que j'avais imaginé sûr et uniquement peuplé de personnes bien intentionnées.

Bref, année après année, la situation me semblait empirer. Lors de cette période pluvieuse, la ville s'était fissurée et un immeuble entier s'était affaissé sur le côté – comme si quelqu'un s'était appuyé sur le bras vermoulu d'un vieux fauteuil et que ce bras avait cédé. Des morts, des blessés. Et puis des cris, des coups et de petites bombes artisanales. On aurait dit que la ville couvait en son sein une furie qui n'arrivait pas à sortir et qui du coup la rongait, sauf lorsqu'elle surgissait comme une éruption de pustules gonflées de venin qui s'en prenaient à tout le monde : enfants, adultes, vieillards, gens des autres villes, Américains de l'OTAN, touristes de toutes nationalités et Napolitains eux-mêmes. Comment résister, dans ces lieux de désordre et de danger, dans les périphéries, dans le centre, sur les collines ou au pied du Vésuve? Quelle mauvaise impression m'avait faite San Giovanni a Teduccio, sans parler du trajet pour y arriver! Quelle mauvaise impression m'avait faite l'usine où travaillait Lila, mais aussi Lila elle-même, Lila et son jeune enfant, Lila qui vivait dans un immeuble misérable avec Enzo, alors qu'ils ne dormaient pas ensemble... Lila m'avait expliqué qu'Enzo voulait étudier le fonctionnement des ordinateurs et qu'elle

TABLE COMPLÈTE DE L'ŒUVRE  
*L'AMIE PRODIGIEUSE*

L'AMIE PRODIGIEUSE

PROLOGUE. Effacer les traces  
ENFANCE. Histoire de Don Achille  
ADOLESCENCE. Histoire des chaussures

LE NOUVEAU NOM

JEUNESSE. Le nouveau nom

CELLE QUI FUT ET CELLE QUI RESTE

ÉPOQUE INTERMÉDIAIRE. Celle qui fuit et celle qui reste

L'ENFANT PERDUE

*(à paraître)*

MATURITÉ. L'enfant perdue  
VIEILLESSE. Mauvais sang  
ÉPILOGUE. Restitution

